

# « QUAND CE N'EST PAS SA LANGUE »

---

Un atelier d'écriture en **Français Langue Étrangère (FLE)** avec des extraits des textes écrits par les étudiants internationaux **ENS de Lyon / Centrale / CNSM** en 2014, 2015 et 2016

stages conçus et animés par  
**François Bon & Fabienne Dumontet**



Le CHEL[s] ou Collège des Hautes Études Lyon Science[s], est né en 2013 du rapprochement de 5 établissements d'enseignement supérieur: VetAgro Sup, Sciences Po Lyon, l'École Centrale de Lyon, l'École normale supérieure de Lyon et le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Lyon. Dispositif véritablement inédit, le CHEL[s] a pour objectif de décroiser les connaissances pour offrir aux étudiants une ouverture vers des disciplines différentes et de fait, une agilité devenue nécessaire dans le monde professionnel qui les attend.

Parmi les différentes possibilités offertes par le CHEL[s]: les étudiants des 5 établissements peuvent suivre un cours dans un établissement autre que leur établissement d'origine. Les étudiants de l'École Centrale peuvent par exemple aller suivre un cours à Sciences Po Lyon et vice versa, ceux de VetAgro Sup peuvent se rendre au CNSMD ou à l'ENS de Lyon, etc.

Tous très ouverts sur l'international, les 5 établissements du CHEL[s] accueillent chaque année une part très importante d'étudiants étrangers. Ces derniers ne sont pas en reste dans ce processus d'échanges proposé par le CHEL[s]. Sur demande, les étudiants internationaux peuvent en effet participer à des cours et ateliers de Français Langue Etrangère (FLE) au Centre de Langues de l'ENS de Lyon et chaque année, parmi cette offre diversifiée et innovante, plusieurs d'entre eux choisissent le stage d'écriture créative (niveaux B1+ à C2), organisé avec le soutien de la Région Rhône-Alpes-Auvergne.

**« Tu sais comment cela se fait, mais tu ne sais pas comment cela réussit. Donc, tu ne sais pas vraiment comment cela se fait »**

— Marina Tsvetaeva

« Tu sais comment cela se fait, mais tu ne sais pas comment cela réussit. Donc, tu ne sais pas *vraiment* comment cela se fait » : Marina Tsvetaeva<sup>1</sup>, la grande poétesse russe, savait remettre les critiques à leur place. Écrire une page, un poème, un roman, ce sont des risques que l'on prend, dans sa langue. La littérature est un événement surprenant, qui fait réagir et se commente *a posteriori*, mais ne se prévoit pas.

Savoir *vraiment* comment on fait, « comment on dit », en français, quand ce n'est pas *sa* langue : c'est souvent, aussi, la demande des étudiants ou chercheurs internationaux, immergés dans l'urgence de la communication professionnelle ou amicale, ici, en France. Car dans une langue et une culture étrangères, tout peut être occasion de malentendu, tout devient imprévisible. Tout interroge sur la précarité d'une communication « réussie ».

Connaître la grammaire, le vocabulaire, la phonétique du français et ses éléments culturels est d'importance, et les cours de Français Langue Étrangère (FLE) au Centre de langues de l'École Normale Supérieure de Lyon permettent d'acquérir ces compétences. Mais savoir prendre des risques réels avec cette nouvelle langue, tester ces risques pour progresser sont aussi des objectifs majeurs, plus particulièrement mis en œuvre dans le cadre de nos ateliers de FLE.

Parmi eux, l'atelier d'écriture créative en FLE, qui existe à l'ENS de Lyon depuis trois ans, grâce au soutien de la région Rhône-Alpes-Auvergne et de l'Université de Lyon, se veut une rencontre avec les ténors du « comment ça marche *vraiment* », celles et ceux qui ont parfois mené une vie d'expériences pour voir « comment ça réussit » : les écrivains francophones. Mené par l'écrivain François Bon, grande figure des ateliers d'écriture en France, il met les étudiants et chercheurs internationaux du Collège des Hautes Études Lyon Science[s] (CHEL[s]) en contact avec les textes de ces auteurs francophones, avec leur profonde intelligence du monde et de la langue. Il incite les participants à manifester la leur, à écrire eux-mêmes et échanger en français, durant deux sessions intensives de deux jours à l'ENS de Lyon.

Chacun a ainsi écrit, en français, un des textes ici rassemblés, l'a lu, en a discuté avec les autres, que son niveau de français soit encore intermédiaire ou bien celui d'un expert. Ce recueil, qui réunit une sélection de ces productions, illustre le principe de décloisonnement à l'œuvre dans le réseau CHEL[s]. La lecture, la création et le débat en langue française ont été lieu commun où se sont risqués les ingénieurs, historiens, agronomes, traducteurs, physiciens, chanteurs lyriques et experts en sciences politiques de demain.

<sup>1</sup> Dans *Le Poète et la critique (Poët o kritike)*, traduit du russe et présenté par Véronique Lossky, Cognac, Le temps qu'il fait, 1989, p. 16.

D'après *Le pèse-nerfs* d'Antonin Artaud (dont la langue maternelle fut le grec), 2015.

Tout est noir, tout est blanc, je ressens comme un vide, solitaire, comme si j'étais dans le cosmos.

La tension monte plus je m'en approche, c'est un tremblement désagréable et effrayant. Qui connaît cette crainte ? Peut-être quelqu'un parmi le public ? Pourquoi mes parents m'ont poussée dans ce vide ? Je suis ici à cause d'eux.

La fin du concert, le public est exalté, c'est maintenant la salle qui tremble. J'ai des sueurs froides, je transpire comme un boxeur qui va au tapis et qui se fait compter pour la fin du match.

Est-ce que j'ai gagné ? Qui peut répondre à cette question ?

Je n'aurai pas la réponse.

La musique est la vie, et cette vie est la musique.

« Instructions pour acheter un croissant à Lyon », d'après un texte des *Cronopes* et fameux de Julio Cortázar, écrivain argentin ayant vécu et travaillé principalement à Londres, Bruxelles et Paris (non corrigé), 2016.

Premièrement il faut du temps libre. Si on n'a pas du temps pour acheter un croissant, on ne peut pas acheter un croissant. Ensuite on doit sortir dans la rue, voir à gauche, voir à droite, chercher une boulangerie. Si on a de la chance, on en trouve une pas trop loin, ouverte, engageante.

Mais attention, si on arrive trop tard (et ce ce qu'il est trop tard dépend totalement du jour de la semaine et de la chance, tous les croissants sont déjà vendus aux gens qui savent mieux acheter un croissant. En ce cas là on peut acheter autre chose, par exemple un pain au chocolat et aller à la maison, être déçu.

Donc il faut retourner autre jour moins tard, se mettre au fin de la file des clients, observer le dernier croissant qui reste encore dans la vitrine, retenir son souffle, espérer, compter tous les huit personnes en avant, regarder ce ce qu'ils achètent, espérer plus fort que l'heure ne soit pas encore trop tard et finalement vraiment commander ce dernier croissant. En ce moment on peut s'arrêter à être nerveux et à retenir le souffle. On doit écouter une blague bête du vendeur, si on veut on a maintenant la possibilité de sourire. Il faut prendre le sachet et bien sûr on doit payer.

Voilà c'est assez facile acheter un croissant à Lyon.

« Ceux qui », d'après *Exil* de Saint-John Perse (non corrigé), 2016

Ce sont ceux qui sont nés. Ce sont ceux qui apprennent à marcher, et qui disent leurs premiers mots. Ce sont ceux qui vont à l'école, et ceux qui pleurent quand l'éducatrice leur châtie. Ce sont ceux qui aiment papa et maman plus que tout le monde entier. Ce sont ceux qui s'intéressent aux apparences, et qui achètent leurs vêtements leurs mêmes avec leur argent de poche. Ce sont ceux qui espionnent silencieusement avec leur petit frère ou petite sœur aux escaliers, sur leurs parents quand ils parlent des problèmes financiers. Ce sont ceux qui rigolent toute la nuit avec leurs amis en dessus les couvertures et ceux qui se chuchotent quand leurs parents se fâchent. Ce sont ceux qui ressentent les douleurs de puberté, et ceux qui gênent facilement avant de ses pairs. C'est ceux qui étudient fort et ce qui ont leurs premiers faibles pour leurs copains. Ce sont ce qui battent avec ses parents, et ceux qui s'arrêtent d'aller à l'église les samedis matin, pour qu'ils puissent se réveiller plus tard, après une soirée entre amis. Ce sont ceux qui essaient de ne pas pleurer, quand ils partent de la maison pour la première fois pour le collège. Ce sont ceux qui rencontrent leurs premiers amours, et ceux qui font l'amour pour la première fois en dessus les étoiles. Ce sont ceux qui se rappellent des temps plus simple, comme enfants, riant en dessus les couvertures. Ce sont ceux qui sont déprimés, mais ceux qui survivent quand même. Ce sont ceux qui ne marient pas leurs premiers amours, mais leurs deuxièmes, troisièmes, quatrièmes.... Ce sont ceux qui trouvent un emploi, pour prendre soins de leur famille, et leurs premiers enfants. Ce sont ceux qui espèrent que leurs enfants ont la meilleure vie possible, et qui pleurent quand leurs enfants quittent la maison pour la première fois. Ce sont ceux qui peinent quand leurs parents âgés sont morts, et qui ressentent la perte, pendant qu'ils tiennent leurs enfants près du cœur. Ce sont ceux qui continuent avec la vie, comme il se doit. Ce sont ceux qui mangent en couple chaque soir, et qui ont hâte de voir leurs enfants pendant les vacances. Ce sont ceux qui ont des problèmes conjugaux, mais qui n'aimeraient jamais quelqu'un d'autre. Ce sont ce qui deviennent plus âgés, et ceux qui prennent leurs retraits. Ce sont ceux qui apprécient quand leurs petits-enfants viennent les visiter. Ce sont ceux qui pensent souvent à ses jeunesses, et les temps passés. Ce sont ceux qui vivent leurs derniers jours, en essayant de savoir s'ils ont vécu une vie complète, ce sont ceux qui nous manquent, et ceux dont on pense chaque jour sans faute quand ils sont partis.



J'ai dormi dans un lit provisoire d'une chambre d'hôtes à Vincennes avec un café au rez-de-chaussée.

J'ai passé d'innombrables nuits sur un matelas qu'au début j'avais jugé trop dur, mais auquel je me suis très vite habitué. C'était à Prague, dans le quartier de Žižkov.

J'ai dormi dans une auberge bien cachée dans la vieille ville de Carcassonne.

Un matin, je me suis réveillé à Azrou, une ville berbère au Maroc, sur un canapé trop étroit qui, la veille, nous avait fait office de l'endroit où l'on dîne.

Un autre jour, sur la terre très dure d'un minuscule appartement nu à Amsterdam.

Dans un lit moelleux et confortable à Sint-Niclaas, en Belgique.

Plusieurs fois, il m'arriva de passer la nuit dans un étrange état de veille inconsciente, recroquevillé dans un siège inconfortable à bord d'un bus froid avec, pour seul compagnon, le cadran d'une horloge numérique comptant mes minutes d'insomnie.

Sur le lit d'une auberge à Oran, avec un sommier courbé, touchant presque le sol.

Sur un canapé-lit dans l'ancien Berlin de l'Est.

Je me suis réveillé, bien des matins, dans un appartement pragois rempli de bazar, que l'on louait d'une propriétaire folle.

Plusieurs fois, peu importe l'endroit, la chambre fut percée par une lumière tamisée, entrant à travers les persiennes.

Petit, dans une chambre avec une horloge dont l'importun tic tac m'empêchait de dormir, et que j'ai dû donc écarter en le jetant au fond d'un tiroir ou en l'emportant dans la chambre voisine.

Dans de vieilles couettes sentant le moisi — c'était dans une cabane d'un village perdu quelque part dans les Alpes entre l'Autriche et l'Italie, au milieu de vaches.

Dans l'appartement d'une copine à moi, où je travaillais en été sur mon mémoire et le sommier du lit en bois manquait deux planches.

À la belle étoile sur la berge d'une rivière, réveillé par le froid et la rosée accompagnant le lever du soleil.

Dans une chambre avec une araignée au plafond.

Dans les draps bleus et stériles d'une chambre d'hôtel à la périphérie de Prague.

Sur une plage très bruyante, à Malaga, ne pouvant longtemps m'endormir à cause de bandes de personnes ivres qui sortaient d'une boîte de nuit proche et de ma surexcitation liée au voyage, réveillé, à quatre heures du matin, par une voiture faisant l'entretien de la plage.

Au bord d'un lac que je ne voyais pas parce qu'il faisait noir, après avoir trouvé tous les campings complets — c'était en Provence.

Tu m'a regardé dans les escalier de notre bâtiment et tu n'a pas parler. Après tu a fait un petit mouvement avec ton tête et tu est venu avec moi. Sans parler. Nous avons bu de vin du supermarché et après tu a parle: « J'ai t'a regardé à la fête, jeudi. Je pense que... Je ne sait pas » Mon chambre et mon lit, tu me regard, ton vêtement sur le pavement et tu me dit « Je veux, mais Je ne sait pas, pour moi... Je pense que... », je dis « Embrasse-moi. ». Tu regard le plancher, tu as juste ton chaussettes : « Pourquoi tu a ton chaussettes? Je veux dire, tu est presque.. ». Silence et après : « Je ne sait pas ». Ton corps est un calorifère, tu me dit « Je ne pas dormir sans mon pilules... », je dit « mais tu aurai vingts année, et tu prend des pilules pour dormir? », toi, civette: « mais oui », je te regard, toi : « Je ne sait pas ». Après je tombe dans mon sommeil. Tu te mouve dans mon lit. Tu allume la lumière. « Je n'est peux pas dormir. », moi: « ton idiot pilules? », toi: « peut-être, Je ne sait pas ». Moi « Pas grave. ». Nous parlons... no, tu écoute: « Les rues de ma villes son désespéré, ils sont pleins des gens que prend ton... oui, pourquoi tu ris...dans leur bouche, et après tu peux acheté des pilules pour oublier le fait qu'il n'y a pas d'espérance, qu'il n'y pas de travaille, et des artistes qui parlent de rien, et moi que... je suis aussi rien, et les rues sont sales et plein des cochonnes, des revendeur, tu a des bar ou toi peux acheté des alcool pas cher, mais moi.... c'est stupide.. je me répété. Que-est-que tu pense? » toi « Je ne sait pas. » Moi: « Pas grave. Je ne sait pas aussi. »

Tu m'as regardé dans les escaliers de notre bâtiment et tu n'a pas parlé. Après tu as fait un petit mouvement de la tête et tu es venue avec moi. Sans parler. Nous avons bu du vin du supermarché et après tu as parlé: « Je t'ai regardé à la fête, jeudi. Je pense que... Je ne sais pas » Ma chambre et mon lit, tu me regardes, tes vêtements jetés à terre et tu me dis: « Je veux bien, mais je ne sais pas, pour moi... Je pense que... », je dis: « Embrasse-moi ». Tu as regardé le plancher, il ne te restait que tes chaussettes : « Pourquoi tu as gardé tes chaussettes ? Je veux dire, tu es presque... » Silence et après: « Je ne sais pas ». Ton corps est un calorifère, tu me dis: « Je ne peux pas dormir sans ma pilule... » Je dis: « Mais tu as vingt ans, et tu prends des pilules pour dormir ? » Toi, têtue: « Mais oui. » Je te regarde, toi tu répètes: « Je ne sais pas ». Maintenant je tombe de sommeil. Tu bouges dans le lit. Tu allumes la lumière. « Je ne peux pas dormir. » Moi: « à cause de ta pilule idiote ? » Toi: « Peut-être, je ne sais pas ». Moi: « Pas grave. ». Nous parlons... non, tu m'écoutes: « Les rues de ma ville sont désespérées, pleines des gens qui... oui, pourquoi tu ris... et après tu peux acheter des pilules pour oublier le fait qu'il n'y a pas d'espérance, qu'il n'y pas de travail, et des artistes qui parlent de rien, et moi qui... je suis aussi rien, et les rues sont sales et pleines des cochonneries, de revendeurs, tu as ces bars où tu peux acheter ces alcools pas cher, mais moi... c'est stupide... » Je répétais: « Que-est-que tu penses? » Toi: « Je ne sais pas. » Moi: « Pas grave. Je ne sais pas non plus. »

Travail d'après *Lambeaux*, de Charles Juliet, 2014. Né en 1934 à Jujurieux (Ain), et l'un des principaux écrivains français d'aujourd'hui, Charles Juliet a toujours vécu et travaillé à Lyon, à quelques centaines de mètres d'où nous tenons notre stage.

J'ai du mal à comprendre pourquoi tu es devenue cette personne. Tu as vécu la guerre et un enfant ne devrait pas voir ce que tu as vu, ne devrait pas souffrir ce que tu as souffert. Tu t'es réfugiée en Autriche avec ta famille à l'âge de 6 ans. C'était le traumatisme, tu as perdu toute la stabilité de ta vie, il n'y avait plus aucune constante, plus aucun sentiment de sécurité. C'est peut-être la raison pour laquelle tu essaies toujours de contrôler tout, de rassembler toute la famille dans la maison. La raison pour laquelle tu demandes toujours: « Tu vas où ? Avec qui ? Quand est-ce que tu rentreras ? »

Tu étais l'aînée et tu t'es occupée de ta sœur. Tu devrais grandir trop vite, être la responsable, l'adulte, celle qui était punie pendant que la petite était épargnée.

Tu étais un bourreau de travail. Tu es rentrée de l'usine et avant même prendre le dîner, tu as balayé la cour dans une fureur déclenchée, tu avais toujours une agitation, une inquiétude que personne ne savait calmer. Tu as failli de mourir d'une fièvre après avoir attrapé un coup de soleil énorme juste parce que tu ne pouvais pas arrêter de récolter les tomates de ton champ, même si tu étais au bout de tes forces. Accomplir le travail, Ranger tout, le remettre de l'ordre.

Tu voulais avoir une maison propre, bien équipée, bien rangée, pas de taches, pas de poussière, pas de soucis.

A un certain âge tu as commencé d'être la malade imaginée. Tout d'abord c'était l'asthme, ensuite le vertige, je ne sais pas si c'était ta façon de demander l'attention ou si c'était un essai de contraindre l'amour et la pitié des autres. Tu as inventé tant de maladies que tu as finalement dû croire que tu étais vraiment malade.

Puis c'était l'orage dans ton cerveau. Le diagnostic pesait lourd. Parkinson. Maintenant la maladie était réelle. Tu avais peur de ne plus pouvoir bouger. Mais les médicaments t'ont aidé. Ils t'ont aidé jusqu'à ce qu'ils ont commencé de détruire ton cerveau, de changer ta personnalité. D'effacer tes bonnes qualités et de renforcer tes angoisses, ton besoin de contrôle.

C'était le pire jour quand tu es venu me voir pour me dire que tu m'as entendu pleurer. Que tu vois des inconnus dans la maison. Des morts. Je pensais que tu avais rêvé. Que c'était ton âge. Mais c'était le début de la démence. Tes phantasmes, tes cauchemars, ta peur irrationnelle de me perdre.

Tu dors le jour et veilles la nuit. Il n'y a plus de structure dans ta vie, ta plus grande peur est devenue réalité. Ton monde est en désordre.

Tu cherches un sens dans ta vie, tu cherches la lumière, et il y a ces moments lucides mais ils deviennent de plus en plus rares. Parfois tu chantes.

Un dernier vertige, puis le silence.

D'après *Exil* de Saint-John Perse, c'est Brexit que Georges, qui a fait son lycée à Stratford-sur-Avon, a intitulé son texte.

Travail d'après *Le parti pris des choses*, de Francis Ponge, 2014.

Celui qui passe des bourses de Zurich à celles de la City.

Et celle de Roumanie qui est venue faire le ménage.

Celui du Moyen-Est qui vient pour investir.

Et celui de Lituanie qui se lève tôt pour cueillir du fruit.

Ceux de Chine et d'Inde qui exercent la médecine et la dentisterie.

Et celui de Pologne qui porte son casque au chantier tous les jours.

Ceux qui sont venu de France, d'Espagne, de Turquie, pour faire du foie gras, des cocktails, du doner kebab.

Celle d'Italie qui fait son Erasmus, qui cherche de nouveaux amis et le nouvel amour.

Ceux qui viennent de Pakistan pour habiter avec leur fille et son nouveau mari.

Et celui, petit enfant, qui s'est enfui de Syrie pour échapper à la guerre.

C'est de ceux-là que l'on a repris le contrôle.

Il joue le rôle d'un bouclier et d'un drapeau à la fois, il affirme l'appartenance à l'un des groupes sociaux les plus divers et fiers qui existent, il terrorise des parents, il vient dans toutes les couleurs, toujours qu'il est cent pour cent noir.

Tout seul, il peut faire exclure l'individu, il peut offenser, il peut n'avoir aucun effet, il peut occasionner l'intrigue et le mal à l'aise.

En chemin vers le festival, ils se multiplient: dans l'avion ils sont trois, dans la gare en attendant le train cinq, dans le train, quinze, dans le festival soixante mille, la mer vers laquelle tous les courants de fabrique noire courent, où ils ne représentent plus l'individualité mais son contraire.

Il porte une information personnelle comparable avec un profil Facebook, le pays d'origine, l'âge, la personnalité, il peut complètement remplacer le rôle d'un visage quand on considère quelqu'un, il est parfois plus important, il est choisi.

Il porte des souvenirs, des traces de concerts, des copains de jeunesse, de la transpiration, de l'hédonisme, des énergies sauvages, de conformité et son absence, il disparaît lentement des armoires.

Mon tee-shirt Metal.



Travail à partir de Claude Simon,  
*Histoire*, textes sans ponctuation à par-  
tir de photographies personnelles et  
comment on les classe et range.

Les photographies sont  
de l'auteur (2015).

Le dossier de photos indiqué  
« Yulia » sur l'ordinateur : et un  
beau jour à Paris à Défence où tout  
est haut et moderne et globale  
au milieu de la place à côté d'une  
piscine une installation artistique  
représentant la diversité des  
cultures et des peuples du monde  
et un group de femmes mangeant  
paisiblement leurs sandwiches et  
salades en bavardant en rigolant  
en refleshissant à l'heure sacrée  
française de déjeuner —

et le panorama de Milan gris  
et monumental avec un grand  
immeuble constructiviste à gauche  
et un autre plus simple et moche  
de l'époque communiste à droite et  
entre les deux un dos d'un évêque  
de pierre sur le toit de la cathédrale  
gothique et parfaite Duomo —



et mon chez moi de l'année dernière à Saint-  
Pétersbourg dans un quartier industriel à  
l'abandon dans une vielle maison suede  
de la couleur d'ocre du quartier et prête à  
tomber et ma voisine Khayat souriant dans  
la fenêtre avec un chat noir que je tellement  
adorais et un grand vieux arbre à droite qui  
a déjà perdu ses fleurs.





Le soleil brille. Beaucoup de gens sont autour de toi. Est-ce que tu te souviens de ce moment heureux ? Tu es tellement petit, t’as 3 ou 4 ans. C’est l’Union Sovietique. Combien de vies sont detruites en vertu de cette idée absurde ? Mais oublie ce que j’ai dit. Tu le verras encore. Maintenant tu es heureux, tu es en vacances. Tu vois quelque chose, grand, enorme, immense! Tu as peur. Regarde! Les bras de ce monstre sont si proches de toi! Mais pourquoi ta maman n’a pas peur ? Elle te sourit. Rien n’est dangereux si elle est avec toi. Tu dois être brave! Essaie encore une fois. Elle prend ta main: pour ça elle doit se pencher vers toi comme tu es très petit. Elle prend ta main. Elle prend sa robe avec une autre main. Tu sens la bague sur un de ses doigts. Tu n’as plus peur. Tu vois le monstre qui n’arrete pas de bouger. Tu regardes ces yeux. Tout à coup, le sable devient froid. Enfin tes pieds touchent les bras du monstre. Tu l’as vaincu! Ta mere te le presente: c’est mope! (la mer)

Voir la mer pour la première fois, et comment cela devient allégorie de l’écroulement du bloc socialiste de l’ex-URSS... Très touché par ce texte, et par le fait que le mot qui y est central, pourtant simple et universel, la mer, soit resté dans sa langue première, et posé comme intraduisible (travail à partir de Charles Juliet, le « tu » de *Lambeaux*). L’ordinateur de cette étudiante ne comportant pas les accents français, je laisse ce texte tel quel. Ainsi que ce magnifique« immense »quiendittellementplusquenotrebanalimmense!2015. FB.

Silence. La vie qui passe  
Trop vite pour être remarquée  
Fessant les cercles les oiseaux  
se rendent muets  
Hélas!

Il fait froid. L’odeur des fleurs,  
Les fleurs partout  
Me font croire au paradis.  
Tout à coup, je te vois.  
C’est bien toi ?

Sombre, gris peysage autour de nous  
Il n’y a personne. Foret est mort  
Mais je m’en fiche  
Je t’ai pas vue pendant des sciècles  
Heureux, nous fasons des cercles

Fini! Choc, attaque, un coup morbide  
Cruel, sans coeur, ta face en rides  
Comment ? fini ? Souffler encore ?  
Non.  
Helas. Foret est mort

Et tant pis si Julien Cracq (nous avons pris à ses *Eaux étroites* l’idée de dire un trajet récurrent) est devenu Julien Cracq dans ses notes – de la même étudiante, texte non corrigé mais qui dit si bien le rapport essentiel que gardent les étudiants russes à la poésie. À chacune de nos sessions, ces trois ans, une leçon pour tous. FB.

*Bonjour monsieur,*

*Je suis la étudiante chinoise dans le cours de écriture le dernier samedi à ENS.  
Vous trouvez ci-dessous la petite article que j’ai écrit dans le cours.*

Tu es toute seule, dans ton petite chambre. le soleil travers les rideaux. Un jour nouveau. Tes yeux fermés, tu te nourris de rêves. Les rêve que tu ne pourrais pas réaliser pour toujours. Les personnes que tu es perdu pour toujours. Ta vie banale, redondant. Un fenêtre entrouvert, tu vois, la forêt ensoleillé, le murmurs des rouge-gorges, le golden retriever à la praire. C’est ta vrai vie.

*J’aime bien la littérature, je pense que celui en Chine a beaucoup des points communs que celui en France. Vous êtes un professeur très passionné et très gentil, en même temps, les documents que vous avez distribué dans l’atelier du samedi sont magnifique. Mais je pense que il est un peu trop avancé pour moi, il est déjà difficile de exprimer ce que je veux dire et écrire un article sans fautes de grammaire. Du coup, je ne serais pas être présente cet samedi, je suis désolée, c’est dommage.*

*Je vais continuer de essayer écrire les articles française petite à petite. Si tu veux, tu pourras me recommander quelques livres facile pour les débutants, en plus, je pourra vous envoyer les petites articles j’ai écrit pour les corriger et commender. Merci beaucoup!*

Quand parfois l’e-mail de l’accompagnement t’en dit encore plus que le texte – magnifique – qu’elle joint... Cette étudiante n’est pas revenue : qu’avons-nous manqué, que devons-nous changer pour qu’elle-même et celles et ceux qui suivront y trouvent leur compte autant que les fous de littérature et les fous de musique, avec leur grande culture qui vient s’ébrouer sans perte dans la langue étrangère ? Et pourtant quel cadeau que cette chambre qu’elle décrit, et le profond lapsus d’auxiliaire avant « perdu pour toujours ». Qu’ai-je manqué à ne pas lui faire savoir cette importance, cette beauté ? Tout le groupe l’avait partagée cependant. FB.





Octobre 2015:  
la société de production  
Frapadoc réalise un micro-  
reportage sur notre première  
séance d'atelier, qui sera  
insérée sur le site de l'ENS.







La première fois, je suis avec ma mère. Un vieux bonhomme nous montre la propriété. Une maison et des arbres sur une grande parcelle. Les arbres sont des pommiers. Un pommier avec des fleurs douces et fragiles, blanches et fraîches. Je touche une branche et les fleurs tombent lentement en couvrant la surface parfaitement plate et verte. Je m'allonge sur l'herbe et regarde le pommier, les fleurs, le ciel à travers les feuilles... Le ciel, parfaitement bleu, calme et pacifiant. Un nuage passe, je regarde ses formes. Je devine, un chien ou un dauphin ? C'est plutôt un oiseau.. et les oiseaux qui volent d'une branche à une autre et chantent...

La chaleur étouffante. L'herbe jaunie qui ne peut pas se cacher du soleil. Moi, je peux. Je cherche un abri sous un des pommiers. Lequel m'offrira du repos et d'apaisement ? Le plus grand avec des branches étendues très haut au-dessus du sol. Je m'assieds le dos contre son tronc, contre son cœur. Il m'accueille et me protège. Je n'ai pas envie de le quitter, la chaleur me brûlera.

Des bouts de bois commencent à étinceler, puis brûler dans la cheminée. Je réchauffe mes mains froides avec une tasse de thé chaud après la longue journée de travail dans le jardin. La cheminée commence à chauffer peu à peu. Je prends ma tasse et vais dans le jardin. Les feuilles rassemblées et fatiguées sont par terre. J'ai envie d'entendre leur chuchotement. Mon pied se prend dans une meule de feuilles et les fait bouger et parler. J'avance dans la profondeur des arbres. L'odeur des feuilles m'enveloppe. Une pomme par terre, je la prends dans mes mains et respire son odeur. Où sont les fleurs blanches ?




---

Travail à partir de Marguerite Duras, *L'été 80*: un lieu fixe, auquel on soit affectivement lié, et variations selon les occurrences de temps et saison, en étant le plus attentif possible aux perceptions sensibles. 2016. Bel exemple de ce grand écart permanent: Anastasiia, étudiante en master et venue de Petersboug, travaille sur l'univers des contes pour enfants du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais à suivre sa page Facebook, je sais bien la façon dont elle s'investit à la « cafet » de l'ENS, de même que dans sa radio associative et cosmpolite, « trENSistor ». Est-ce que ce n'est pas de tous les temps et de tous pays ? Ce sont des critiques de films expérimentaux qu'elle propose dans ses chroniques radio, et par son intermédiaire je découvre aussi le petit groupe d'étudiants ENS qui écrivent « écrire, verbe intransitif » disait Maurice Blanchot. Alors bien sûr, « français langue étrangère » est une expression à renverser: cet étranger, nous l'explorons tous et de façon permanente. Mais est-ce que ce n'est pas aussi le meilleur de la rencontre, que proposer des pistes et des œuvres qui fassent immédiatement court-circuit, et soient transmission de comment être ensemble dans la création contemporaine ?  
FB



**1**

On ne peut plus parler à la plupart des compositeurs de leurs partitions. Elles sont un registre de ce qu'ils pensaient et écoutaient dans leur esprit. La partition dans nos mains, à nous d'essayer de l'interpréter et de chercher cette écoute, celle du compositeur.

**4**

Des symboles inconnus. Une notice avant le début du morceau. Comme dans un médicament.

**5**

Chez John Cage, la partition n'est pas du tout orthodoxe. Parfois elle est très colorée.

**6**

Notes noires, papier blanc. Chez Mozart, les couleurs primaires.

**7**

Notes noires, papier blanc. Chez Beethoven, les couleurs primaires et secondaires.

**8**

Notes noires, papier blanc. Chez Debussy, des couleurs. Des milliers de couleurs.

**9**

Notes noires, papier blanc. Chez Scelsi, toutes les tonalités d'une seule couleur.

**10**

Chez Schoenberg, toutes les douze notes. Une ne peut jamais avoir plus d'importance qu'une autre.

**11**

Un investissement parfois incroyablement cher.

**12**

Lignes courbes, chiffres, mesures, doigtés, un cauchemar.

**13**

Des sucettes noires et blanches. Des biscuits. Des drapeaux. Des flèches. Des tremblements.

**14**

Des phrases longues. Des respirations. Une phrase qui se répète seize fois pour que le chanteur puisse montrer ses vertus techniques. Et pour que le pianiste puisse aussi reposer son poignet pour quelques secondes.

**15**

Une langue inconnue. Une version de cette langue dans la langue maternelle, qui ne veut rien dire, sauf pour celui qui l'a écrite.

**16**

La copie de la partition n'est pas scotchée. C'est le désespoir du tourneur de page. Et du pianiste. Et, par conséquent, de n'importe qui chante ou joue avec lui.

[...]

**23**

Des flèches, des cercles, des points d'exclamation. C'est dur de chanter sans suivre les autres voix. Mais il faut quand même regarder le chef de chœur.

**24**

– Ce n'est pas la même édition ! Quelle page ? Non, la mienne est la 34. Quelle mesure ? Non, la mienne est la 137.

- Le chef d'orchestre est énervé.

**25**

Tu la sais déjà par chœur. Maintenant, oublie-la. Ce n'est pas une béquille.

**26**

Tu as coloré ton rôle en jaune. Maintenant je commence à lire ton rôle !

[...]

**32**

Intérieur noir et blanc. Lignes droites. Couverture art nouveau.

**33**

La Mer. Hokusai.

**34**

XIIIe siècle. Des carrés. XVIIe. Des boules.

Jamais auparavant, dans ma longue pratique des ateliers d'écriture, je n'avais eu l'occasion de travailler avec des musiciens de haut niveau. Pire : il m'est arrivé plusieurs fois d'organiser des stages d'écriture lors de festivals de jazz ou musique improvisée – mais j'y retrouve mon public habituel, et les musiciens n'osent pas s'y lancer.

Voici une jeune Brésilienne venue au CNSM pour ses études de chant lyrique. Elle a passé auparavant deux ans au conservatoire de Bruxelles, elle a pu se familiariser avec la langue française.

Elle travaille en chant un répertoire contemporain, on le voit à quelques noms qui surgissent ici (Cage, Scelsi). Un autre partage s'inaugure, puisque j'ai eu la chance à titre personnel d'être le voisin d'Arvo Pärt à Berlin et de croiser plusieurs fois Giacinto Scelsi lors de mon séjour (ancien) à la villa Médicis.

Mais il faudra le dernier jour et un repas improvisé en commun avec les stagiaires au kebab voisin pour que je découvre qu'en parallèle elle tient la basse électrique dans un groupe d'obédience punk, en tout cas rock électrique (elle n'y chante pas, toutefois).

Je lui dois, tout au long de cette session, un dialogue constant auprès des autres stagiaires sur les questions de souffle, pose corporelle et tenue du cou et des épaules, mise en place des résonateurs. Les techniques du chant convergent de plain-pied avec la lecture à haute voix qui nous sert de vecteur commun, à chaque séance, pour s'approprier la langue, analyser et imaginer des possibles.

Ce texte époustouflant (dont je ne propose ici que des extraits) a été composé d'après le journal numéroté sur « l'œillet » de Francis Ponge, dans *Rage de l'expression*.

Quand la littérature naît de la confrontation réussie avec le plus intense et inconnu de soi-même.  
FB

D'abord redire le plaisir que j'ai eu à prendre en charge ces trois sessions de stage pour étudiants non francophones, comment ils décalent mon propre regard sur la langue.

L'enjeu, ou le défi: à condition de définir un territoire esthétique ou formel suffisamment précis, la maîtrise de la langue peut devenir seconde par rapport à l'affirmation et l'expression personnelle quant aux questions évoquées.

Ma tâche: trouver des oeuvres et des points d'entrée suffisamment repérables pour le permettre.

Côté étudiants: ne pas être en situation d'un « exercice », mais en situation d'un acte artistique véritable, qui suppose 1, un large temps de pratique individuelle de l'écriture durant le stage, 2, une place pour chacun dans la lecture collective et la voix haute, 3, une structuration et ouverture sur la création contemporaine, littérature française bien entendu, mais débordant sur pratiques visuelles ou sonores, ou rapport de l'écriture au monde actuel (la ville, le corps par exemple).

De mon côté, un vrai remerciement parce que ce domaine est encore neuf, il faut se mettre ensemble pour structurer les outils, les thésauriser, faire circuler les expériences. Ainsi, récemment à la Johns Hopkins de Baltimore pour un workshop similaire, et là revenant d'un même type de workshop à l'université Waseda de Tokyo, j'ai recoupé plusieurs fois les mêmes pistes: comment les constituer en outils, et les rendre transmissibles ? Il me semble qu'il y a une vraie demande de comment intégrer l'écriture narrative et poétique comme pratique dans l'enseignement du FLE, et non pas seulement exercices d'application, et qu'une structure comme celle mise en place à Lyon pourrait y prendre un rôle déterminant.

Comme pour la première session de l'an dernier, l'étonnement à ces stages d'avoir devant soi comme une carte du monde, mais surtout – c'est une première je crois – dans cette croisée transversale des disciplines. C'était flagrant avec les trois composantes à peu près également représentées lors du premier stage (ENS, Centrale, CNSM), un peu décalé la deuxième année année (ENS lettres ET sciences, CNSM, VetAgro), et plus orienté artistiquement à notre troisième rendez-vous, dans la belle confrontation entre jeunes étudiants-chercheurs de l'ENS, scientifiques de Centrale et artistes musiciens du CNSM.

Point extraordinaire pour moi: la présence de scientifiques, Centrale ou ENS, qui déploie le champ des interrogations, du rapport conceptuel au monde et c'est formidable, tellement trop rare. L'autre appui formidable: les étudiants CNSM ont évidemment une réflexion corporelle (tenue, souffle, énergie) qui s'empare naturellement des questions de poétique. Le sens rythmique de ces étudiants passe bien avant la maîtrise de la langue dans les textes produits, et l'échange rejaillit sur tout le groupe. Je rêve un jour de proposer dans un lieu comme le CNSM un studio d'écriture du type de celui que je mène dans ma propre école (École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy, avec fort pôle photo et film, arts visuels et performance, mais où de nombreux étudiants ont aussi des pratiques musicales).

Il me semble important aussi de noter qu'il ne saurait y avoir d'un côté l'atelier artistique, de l'autre l'approche didactique du français langue étrangère. Les problèmes de phonétique de la langue parlée, la prise en compte des avancées de l'atelier pour la pédagogie, ne peuvent être le seul fait de l'intervenant artistique. Les séances qui ont été animées de façon conjointe le prouvent bien.

## Autres réflexions, principalement à partir du deuxième stage:

· se retrouver le vendredi en fin de journée donne une couleur particulière au stage.

La première session, on fait connaissance et la longue journée du samedi est tout de suite sur les rails.

La semaine suivante, on se retrouvait comme de vieux amis, et la présence de la nuit dans l'école vide a coloré l'imaginaire et les textes. Il reste néanmoins que ce stage reste une proposition ponctuelle, qu'on termine en plein élan, avec de vraies promesses d'écriture...

· corollaire du précédent: ces deux étudiantes roumaines en vraie difficulté linguistique, en Erasmus à VetAgro, et avec lesquelles nous n'avons pu échanger qu'en anglais. Elles sont en pratique chirurgicale du matin au soir: « and animals don't speak ». Les propositions que je serais amené à faire pour étudiants en seule demande linguistique seraient différentes, en tout cas ne peuvent pas s'appliquer à un groupe dont 1/3 ou la moitié viennent là parce qu'ils ont, dans leur langue, une pratique littéraire de création, recherche, expression narrative ou poétique.

· il y a une nette dichotomie dans la composition du groupe, qui d'ailleurs traverse à égalité les écoles, entre celles/ceux en quête de pratique littéraire, et celles/ceux en quête d'apprentissages linguistiques. Mes exercices peuvent se prêter au grand écart, mais jusqu'à un certain point. La demande littéraire porte souvent sur la littérature nationale des étudiants (je pense au noyau germanophone, Centrale et ENS, de l'an dernier, ou au fort et si dynamique noyau russophone de cette année, qui nous a emmenés dans des discussions sur Mandelstam, Harms...) autant que sur des pistes contemporaines francophones, et cela vaut, j'y insiste, autant pour les scientifiques ou musiciens que pour le noyau « littéraire » de l'ENS, toujours au plus haut niveau. Quel bonheur et quel trouble de voir se demander par un mathématicien aux textes étonnants et passionnants : « Comment ça s'écrit, Kafka, monsieur ? »

· et corollaire au corollaire: quel bonheur pour l'animateur, au bout de trois ans, de garder relations (mail ou réseau) avec une petite poignée d'étudiants de chaque session, en quelque point du monde qu'ils soient...

En tant qu'écrivain, mais aussi en tant qu'enseignant l'écriture créative (enjeu considérable, en école d'arts comme dans les jeunes masters de création littéraire), je termine en rappelant la non-banalité absolue de ces rencontres. Personnalités extraordinaires, grande finesse, magnifique implication de travail, et les textes qui en résultent ne sont pas des textes d'apprenants.

Quel mystère nous ouvre dans la cité cette jeune organiste souabe écrivant ses chemins dans Lyon pour aller retrouver par des escaliers dérobés, connus des musiciens seuls, les orgues des églises au fond des vieux quartiers de la ville... Et comment cela nous rapprochait de E.T.A. Hoffmann, le lui faisait découvrir en même temps que nous l'établissions, et toute la littérature avec lui, comme fondation commune.



ET QUAND LES ÉTUDIANTS PARTICIPANTS  
(ENS, CMSD, CENTRALE, AGRO)  
DE CES TROIS ANS DESSINENT UNE CARTE DU MONDE,  
TEXTES ET MEILLEURS SOUVENIRS DE \_\_\_\_\_

**FRANZISKA** (AUTRICHE) **ALON** (ISRAËL) **SKY** (GRANDE-BRETAGNE)  
**CONSTANCE** (ALLEMAGNE) **CLARA** (ARGENTINE) **KATE** (GRANDE-BRETAGNE)  
**TANJA** (SUISSE) **DANIEL** (IRLANDE) **YINGHAO** (CHINE)  
**BEATRIZ** (ARGENTINE) **LEON** (ALLEMAGNE) **DOMINIK** (ALLEMAGNE)  
**YANG** (TAÏWAN) **GUIYAN** (CHINE) **NATASHA** (BRÉSIL)  
**NAYUKA** (JAPON) **MAYUKA** (JAPON) **MAO** (CHINE) **DARJA** (HONGRIE)  
**LUCAS** (CHILI) **BOUMEDIENNE** (ALGERIE) **JAN** (RÉPUBLIQUE TCHÈQUE)  
**CRISTINA** (ROUMANIE) **JIWON** (CORÉE) **KAWISORN** (THAÏLANDE)  
**YULIA** (RUSSIE) **NINA** (UKRAINE) **LAURA** (BRÉSIL) **PABLO** (ARGENTINE)  
**ANDRA MARIA** (ROUMANIE) **ABDOUL KARIM** (ÉGYPTE)  
**UTE MALAIKA** (ALLEMAGNE) **ALLA** (AUTRICHE) **ELISHNA** (IRLANDE)  
**CLAIRE** (GRANDE-BRETAGNE) **DENI ARMENIA** (COLOMBIE)  
**VICTOR** (ESPAGNE) **MAHELA** (ALLEMAGNE) **SU-YEON** (JAPON)  
**JANG** (CAMBODGE) **ALICE** (GRANDE-BRETAGNE) **RENE** (CHILI)  
**OLGA** (RUSSIE) **SINEM** (TURQUIE) **ANASTASIIA** (RUSSIE)  
**ALESSIO** (ITALIE) **GEORGE** (GRANDE-BRETAGNE) **THERESA** (ALLEMAGNE)  
**DANYANG** (CHINE) **HONGKENG** (CHINE) **ALISSA** (CANADA)

REMERCIEMENTS \_\_\_\_\_

à la Région Rhône-Alpes-Auvergne,  
au bureau de l'Attractivité et de la promotion internationale de l'Université de Lyon,  
à la Vice-Présidence Etudes et la direction du Centre de langues de l'ENS de Lyon,  
au CLES de l'Ecole Centrale  
et aux établissements membres du réseau CHELs

CHEL[s]

Tous renseignements et contacts sur le site du CHEL[s]: <http://www.chels.fr/>

Le FLE au Centre de recherche de l’ENS de Lyon

Tous renseignements et contacts sur la page du site : <http://centredelangues.ens-lyon.fr/fle>

François Bon

est né en 1953, en Vendée. Il publie son premier livre aux éditions de Minuit en 1982. Se consacre depuis plusieurs années aux explorations web & littérature, notamment via son site [www.tierslivre.net](http://www.tierslivre.net). Il enseigne l’écriture créative à l’École nationale supérieure de Paris-Cergy.

Maxime Bersweiler

né en 1989, en Moselle. Photographe et graphiste, il vit et travaille à Paris. Il collabore depuis 2014 avec Le BAL, à *La Fabrique du regard*, plateforme pédagogique qui a pour objectif depuis 2008, de former à et par l’image les jeunes publics issus d’établissements relevant pour la plupart de l’éducation prioritaire. Il forme avec Soukvilay Cordier depuis 2013, le duo de graphistes MaxiSouk.

ont assuré la conception et préparation de cette publication.

© Tiers Livre Éditeur

<http://www.tierslivre.net>

promotion, diffusion & édition  
de littérature contemporaine sur supports numériques

RCS Tours 504 970 112 – APE 5814Z



---

Présentation initiale du stage, par  
François Bon, telle qu'insérée dans  
les sites des écoles participantes.

La ville, le présent, les savoirs ou les inconscients sont ceux d'une époque, traversent les langues et les pays. Lorsque nous nous approprions une langue étrangère, nous y arrivons avec tout ce que nous sommes, tout ce dont nous sommes porteurs.

Dans ce stage, il s'agira d'exercices à partir d'auteurs contemporains de langue française (Novarina, Perec, Artaud, Sarraute...) qui auront pour contrainte de faciliter ce saut dans l'autre langue, et qu'on s'y établisse de plain-pied.

Réservé aux étudiants non francophones, de toutes disciplines, il s'agira de pratiquer la langue, d'inventer des formes, à la fois pour progresser dans sa maîtrise, à la fois pour donner un aperçu de ses champs de force et du travail contemporain.

Temps d'écriture individuels sur des territoires précis, temps de lecture à haute voix, analyse et partage.

Pas de pré-requis littéraire pour s'inscrire. Participation souhaitée aux 2 fois 2 jours. Ordinateurs bienvenus.

FB